

SÉANCE DU 30 MARS 1914

PRÉSIDENTENCE DE M. G. CUMONT.

La séance est ouverte à 8 ¹/₂ heures.

OUVRAGES PRÉSENTÉS. — *Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique*, 1913, n° 11; 1914, n° 1.

Bulletin de la Société royale belge de géographie, 1913, n° 6. — P. Renaux de Boubers, la Cochinchine, le Cambodge et les ruines d'Angkor. — Harfeld, En brousse.

Annales de la Société royale d'archéologie de Bruxelles, 1913, n° 11. — Jean Capart, Recherches d'art égyptien. Les monuments dits Hycsos. — A. de Loë, Rapport général sur les recherches et les fouilles exécutées par la Société pendant l'exercice de 1912. — J. Claerhout, L'archéologie au village.

Documents et rapports de la Société paléontologique et archéologique de l'arrondissement judiciaire de Charleroi, 1911-1912, t. XXXIV. — P. Gillau et E. Debaille, Les Néolithiques sur les rives de la Sambre. — P. Gillau et E. Debaille, Fouilles de la grotte de Bouffioulx.

Chronique archéologique du Pays de Liège, 1914, n° 3.

Volkskunde, 1914, nos 1-4. — J. Vercouillie, Van Jakken en Jassen, van Kwidams en Kwibussen. — W. de Vreesé, « Die oudt wijs man leert den jonghelinck ». — Jos. Schrijnen, « Pauli bekeering » in het volksgeloof. — G.-J. Boekenoogen, Een antwerpsch driekoninglied uit de XVII^{de} eeuw en andere parodieën

van het sterrelied. — C.-G.-N. de Vooy, Het afscheid van Christus en Maria. — Is. Teirlinck, Wolf en vos in den vleeschkelder. — Fr. Van Veerdeghe, Zeeusche maecht. — E. Van Heurck, Sint Gummarus. — R. Foncke, Iets uit onze vroegere letterkunde. — Th. Peeters, Oude kempische liederen. — V. de Meijere, Het folklore museum te Antwerpen. — A. de Cock, God heeft in alles zijn inzichten (Vlaamsche lezing van de legende « De Engel en de eremijt »).

Revue anthropologique, 1914, n° 3. — G. Paul-Boncour, Les principes de la défense sociale contre le crime et la notion d'inadaptabilité. — Ed. Laval, Les grottes préhistoriques de Solaure, près de Die (Drôme). — R. Anthony, Les ossements humains vraisemblablement quaternaires recueillis par le Dr Laval dans la grotte de Fournet. — H. Martin, Observations sur les pièces trouvées au cours des fouilles de M. Laval dans la grotte du Fournet.

L'Anthropologie, 1913, n° 6. — A. et J. Bouyssonie et L. Bardon, La station moustérienne de la « Bouffia » Bonneval, à La Chapelle-aux-Saints. — Eug. Pittard, Industrie microlithique moustérienne. — O.-G.-S. Crawford, Prehistoric trade between England and France. — H. ten Kate, Mélanges anthropologiques. — B. Avelot et H. Gritty, La chasse et la pêche dans les forêts de l'Ogôué (Congo français). — R. Lamouroux, La région du Toubouri, notes sur les populations de la subdivision de Fianga.

Institut français d'anthropologie, 1913, n° 10, séances de juin et juillet 1913. — D. Busson, Sur quelques riverains des fleuves Irkout et Lena. — Couyat-Barthoux, Origines des Bédouins du désert arabe (Égypte). — Godin, Lois de croissance.

Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, 1913, n° 2. — R. Anthony, L'encéphale de l'Homme fossile de la Quina. — Marcel Baudouin, Découverte et fouille d'un mégalithe funéraire aux Landes, à l'île d'Yeu (Vendée). — A. Bloch, Discussion à propos de la communication de M. Anthony sur l'encéphale du crâne de la Quina. — L. Vallois et H. Vallois, Un cas de grossesse gémellaire. — E. Majeswki, Habitation humaine (l'enclos) sur pilotis de la fin du Néolithique en une reproduction plastique préhistorique. — Max Kolmann, Le déterminisme du sexe chez l'Homme. — E. Laval, Présentation d'objets trouvés dans la grotte préhistorique de Solaure, près de Die (Drôme). — Dubreuil-Chambardel, Du développement du premier rayon digital.

Idem, nos 3-4. — G. Gaillard, Des phénomènes d'imprégnation et de saturation au point de vue de l'eugénie et de l'anthropologie.

— B. de Vriese, La signification morphologique de la rotule basée sur des recherches anthropologiques. — A. Bloch, A propos d'un enfant né avec une queue. — G. Joseph, Exploitation indigène de l'or en Côte-d'Ivoire. — G. Joseph, Le jeu de « Diabolo » à la Côte-d'Ivoire. — Atgier, Nécrologie : Sir John Lubbock. — Présentation : Les pygmées de la Nouvelle-Guinée. — Marcel Baudouin, De l'emploi possible, à l'époque néolithique, des haches polies comme dents de herse en agriculture. — G. Joseph, Sur la pré-histoire en Côte-d'Ivoire. — G. Joseph, Le Gonudon. — Hirme-nech, Les groupes mégalithiques du Morbihan étaient-ils renfermés dans un enclos? — Grillière, La taille des conscrits corréziens de la classe de 1910. — F. Regnault, Les monstres dans l'ethnographie et dans l'art. — F. Regnault, La reine de Pount (bas-relief de Deir-el-Bahari, Égypte) n'a point de stéatopygie : c'est une difforme. — Jamin, Note rétrospective sur la double appellation qu'a reçue une même station préhistorique et les inconvénients qui peuvent en résulter. — A. Bloch, De l'origine et de l'évolution des peuples du Caucase à propos des Tcherkesses actuellement exhibés au Jardin d'acclimatation. — G. Courty, Sur les graffiti néolithiques représentant des Conifères et des Fougères. — G. Courty, Pétroglyphes simulant des figurations humaines.

Mission du service géographique de l'Armée pour la mesure d'un arc de méridien équatorial en Amérique du sud, 1899-1906. — 1910-1912, t. IX, Zoologie, fasc. 4. — 1913, t. X, Entomologie, Botanique, fasc. 1.

Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie, 1913, n° 1. — Lespinasse, Quelques notes sur la préparation du sel de cuisine par les indigènes de la Côte de Guinée.

Jahrbuch des städtischen Museum für Volkerkunde zu Leipzig, 1911-1912, t. V. — E. Erkes, Ahmenbilder und buddhistische Skulpturen aus Alt-China. — E. Sarfert, Ausgrabungsfunde von Nan Matol auf Ponape. — E. Sarfert, Masken aus dem Bismarck-Archipel. — E. Sarfert, Eine kanuplanke aus Kaiser Wilhelms-Land. — E. Sarfert, Deutschland in der Südsee. Reisebilder aus dem Bismarck-Archipel. — P. Germann, Zauberglaube und Mannbarkeitsfeiern bei den Wapare, Deutsch-Ostafrika. — E. Gretschel, Die Buschmann-Sammlung Hannemann. — K. H. Jacob, Die Ausgrabung der Hügelgräber in der Harth. — Fr. Krause, Der Schutz unserer prähistorischen Denkmäler. — F. M. Näbe, Ein Gräberfeld der römischen Kaiserzeit bei Leipzig. — P. Berger, Ein trepanierter Schädel aus einen steinzeitlichen Grabe bei Mer-

seburg. — Fr. Krause, Volkskundliche Studien in unserer Gegend. — Th. Koch, Aus der Kultur der Indianer Nordwest-Brasiliens. — K. Weule, Volksmedizin und Aberglaube bei der Küstenbevölkerung in der Umgebung von Daressalam. — Fr. Krause, Ein neuentdeckter altamerikanischer Kulturkreis. — F. M. Näbe, Wendische und frühgeschichtliche Funde in Gebiet der Altstadt Leipzig. — K. H. Jacob, Vorgeschichtliche Schlittschube aus Nordböhmen.

Annual report of the Smithsonian Institution, 1912. — F. B. Taylor, The glacial and postglacial lakes of the Great Lakes region. — A. H. Brooks, Applied geology. — P. Kammerer, Adaptation and inheritance in the light of modern experimental investigation. — E. Elliot Smith, The evolution of man. — E. Sapir, The history and varieties of human speech. — S. Zaborowski, Ancient Greece and its slave population. — A. Bloch, Origin and evolution of the blond Europeans. — B. Laufer, History of the finger-print system. — P. Clerget, Urbanism : a historic, geographic and economic study. — E. Oberhammer, The Sinai problem. — W. Pastor, The music of primitive peoples and the beginnings of European music.

University of California publications in American archaeology and ethnology, 1913, n° 5. — J. Dolores, Papago verb stems.

Memoirs of the Peabody Museum of American archaeology and ethnology, Harvard University, 1913, n° 3. — A. M. Tozzer, A preliminary study of the prehistoric ruins of Nakum Guatemala.

XLVII^a report of the President, 1912-1913.

Bullettino di paletnologia italiana, 1913, n° 6-12. — Minto, Armi litiche del territorio di Populonia. — Orsi, Sepolcri siculi di Centuripe (Catania). — Taramelli, Tomba arcaica con statuette in bronzo di arte protosarda scoperta a Sardara (Cagliari). — Orsi, Filetti o Rocchetti? — Ghirardini, Degli influssi dell'Oriente preellenico sulle civiltà primitive italiche. — Issel, Nuove stazioni neolitiche tra le Alpi liguri.

Idem, 1914, t. IX, 39^e année. Table des matières.

Archivio per l'antropologia e la etnologia, 1913, n° 3. — Dalla Volta, Le figure digitali in rapporto all'eredità. — Bellucci, IX Congresso della Società preistorica francese a Lons-le-Saunier (Jura).

Glasnik zemaljskog muzeja u Bosni i Hercegovini, 1913, n° 3 et 4.

Revista da Sociedade Scientifica de S. Paulo, 1913, n° 7.

F. Arentz, The antediluvian man, the easter island or waihu. Christiania, 1914.

ÉLECTION DE TROIS MEMBRES EFFECTIFS. — MM. Robert, rue du Méridien, 52, à Bruxelles; M. Didion, directeur au Ministère de la Justice, rue du Marteau, à Bruxelles, et le Prof^r Giacomo Pera, de Turin, Via Donati, 12, sont proclamés membres effectifs de la Société.

CORRESPONDANCE. — On nous annonce que le XIX^e Congrès international des américanistes se tiendra du 5 au 10 octobre de cette année à Washington. Pour tous renseignements, s'adresser au D^r Ales Hrdlicka, United States national Museum, à Washington.

COMMUNICATION DE M. PAUL MENZERATH.
PSYCHOPATHOLOGIE DE LA VIE JOURNALIÈRE.

Cette communication n'est autre chose que la condensation d'un assez gros volume qui paraîtra sous peu. Dans ces conditions, il vous arrivera de trouver ici de temps à autre des phrases lapidaires qui provoqueront probablement quelque critique. Je tenais à vous dire ceci afin de vous prier de réserver la critique de fond à mon travail définitif. Rien n'est plus regrettable que de rester incompris ou à moitié compris dans un domaine qui, par sa nature, offre de grandes difficultés pour l'auteur comme pour le lecteur, surtout lorsqu'il s'agit de termes nouveaux ou peu courants, demandant une définition exacte et précise ne pouvant pas donner lieu à malentendu. Je ne me dissimule pas cependant ce danger, tout naturel lorsqu'il s'agit d'exposer des problèmes qui n'ont guère été étudiés. Il y eut certes des auteurs qui observèrent la psychopathologie de la vie journalière; mais, en général, leur travail se bornait à de simples constatations; on éprouvait un certain étonnement, on raillait ceux qui commettaient les lapsus dont je vais vous parler, et l'étude n'allait pas plus loin.

Ce que l'on désigne par le terme « psychopathologie de la vie journalière » est connu de tout le monde; chacun peut donner des exemples de sa défaillance momentanée, car il s'agit ici de ces petits événements, quelquefois compromettants, gênants, souvent humoristiques que sont les *lapsus linguæ*, *lapsus calami*, erreurs de perception, oublis de noms ou de chiffres, mouvements erronés, etc., bref toutes choses souvent constatées, mais aux-

quelles on n'a pas attaché d'attention, parce que « cela a si peu d'importance ».

C'est là l'idée générale, celle du profane ; mais le psychologue ne l'acceptera pas, lui ; il portera son attention sur ces erreurs journalières, en cherchera les déterminismes psychologiques — en se gardant de bavarder d'anatomie ⁽¹⁾ — et il indiquera les principes généraux en vertu desquels les différentes espèces rentrent dans un ensemble général, mais en leur laissant une particularité spécifique par rapport au domaine dans lequel l'erreur s'est produite.

On trouvera ainsi des principes généraux ; mais on se gardera de vouloir tout expliquer par les facteurs généraux, car chaque catégorie d'actions, mettant en cause des éléments différents, il faut laisser au cas individuel son caractère spécifique.

Il va sans dire qu'il ne s'agit ici que des cas où l'on commet des erreurs involontaires. Je ne parlerai donc pas des fautes d'orthographe commises par de jeunes élèves, pas plus que je n'envisagerai d'autres cas où l'on commet volontairement ces fautes, tout en prétendant le contraire. Il y a, en effet, un *art* de ces erreurs ; mainte « erreur » est voulue, à cause d'un sous-entendu voulu et souhaité ; il y a notamment l'art du *lapsus linguæ*, dont abusent certaines natures méchantes ; il y a aussi l'art du *lapsus calami*, dont se servent d'habiles politiciens.

Quand je disais tantôt que seules les erreurs involontaires entrent en ligne de compte, on entrevoit déjà la difficulté de diagnostiquer à coup sûr la nature d'une erreur dans les cas où le sujet est absent ou s'il refuse de répondre. Mainte « coquille » des typographes est l'œuvre d'un loustic qui volontairement a altéré le sens de la phrase originale. Nous y reviendrons.

J'ai dit, au début de cette communication, que je n'ai guère eu de prédécesseur qui se soit occupé du problème. Il ne faut pourtant pas prendre cette assertion à la lettre. En effet, nombre d'auteurs ont traité la question ; mais rares sont ceux qui ont considéré les faits dans leur ensemble. Les études spéciales, par contre, sont relativement nombreuses. Ce sont surtout les philologues de toute époque qui eurent l'occasion de constater les

(1) En entendant un terme psychologique, il ne faut pas de suite penser à des « fibres d'association » ou à des choses analogues.

« bévues » des copistes, et dans mon *Étude sur les légendes étiologiques*, je vous ai donné un exemple de bévue, fort curieux, qui a déterminé l'origine de la légende des onze mille vierges de Sainte-Ursule.

Les philologues ont depuis longtemps étudié les *lapsus calami*, dont ils distinguent une douzaine de classes, dénommées de beaux termes latins ou grecs dont je vous fais grâce ce soir. Néanmoins, ils ont souvent ajouté à leurs classifications des observations d'ordre explicatif; ils se sont transformés en psychologues, et, ma foi, leurs observations sont souvent pleines de bons sens et d'exactitude. Dernièrement, Stoll a essayé de soumettre les *lapsus calami* à l'expérimentation et les résultats obtenus sont fort curieux.

A côté des philologues se trouvent les linguistes qui constatent dans le langage des formes qui ne correspondent pas à la règle dont on a proclamé l'universalité, c'est-à-dire : une règle n'a jamais d'exception. Pour comble de malheur, ces « exceptions » existent et à l'école on nous a assommés de ces choses-là, dont le déterminisme échappait généralement à la pensée des philologues-pédants. Pour se venger, on a revêtu les exceptions de l'épithète : « fausses analogies ». Actuellement, nous avons accepté ce terme; mais en supprimant l'adjectif péjoratif; nous ne parlons que d'analogies tout court et nous nous efforçons d'en expliquer le mécanisme étiologique. Il convient de citer ici tout d'abord Thumb et Marbe. A côté des analogies, nous connaissons les interférences, ce que le linguiste appelle « contamination ».

Le jour où l'on expliqua les analogies et les contaminations par des *lapsus linguæ*, on avait fait un pas décisif dans l'explication de ces phénomènes, et, dès lors, leur étude exacte était bien près d'être faite. En effet, nous discutons journellement sur les analogies et les interférences, car journellement nous commettons des *lapsus linguæ*. Pour étudier donc le mécanisme d'un phénomène intéressant la linguistique, il suffisait d'étudier ces cas de la psychopathologie journalière. Meringer et Mayer ont entrepris ce travail utile et l'ont complété par l'étude de l'ensemble de phénomènes analogues.

Leur recueil est classique, fin, quoique d'une psychologie un peu surannée.

Tout alla bien jusqu'au jour où un psychiatre viennois, Siegmund Freud, crut avoir trouvé une source commune à tous ces phénomènes pris en bloc : les cas de psychopathologie journalière se

réduisent, pour lui, à un déterminisme d'ordre sexuel. Le *lapsus calami* est sexuel, de même que le *lapsus linguæ*, et toutes les petites erreurs dont nous parlons ici. Dans les premières éditions de son étude, M. Freud était très exclusif : il n'admettait pas d'autre facteur que le déterminisme sexuel. Il a cependant considérablement exagéré, et dans la quatrième édition, il ajoute sagement : « Je ne nie pas que ces choses peuvent aussi se passer plus simplement. » En effet, les explications de Freud sont le contraire de la simplicité. Il faut évidemment se garder d'avancer comme principe que les explications simples sont *toujours* les meilleures, loin de là. La simplicité n'est pas un critérium de l'exactitude. Avec un grand luxe de détails, Freud essaie de nous convaincre; il n'y réussit pas très bien; ce n'est nullement parce que nous sommes prudes et que tout phénomène d'ordre sexuel doit rester hors de discussion en science comme dans les conversations des salons bourgeois. Néanmoins, nous nous garderons de tomber dans l'erreur des adversaires de Freud, qui nient aussi catégoriquement ce que celui-ci a affirmé. L'importance de la vie sexuelle n'est pas à nier, loin de là, et il est parfaitement possible de trouver un déterminisme sexuel dans certains cas de psychopathologie journalière.

Avant tout, il faut s'efforcer de rendre justice aux choses et aux hommes. Freud a publié des cas qu'il a choisis çà et là à l'appui de sa thèse. Ainsi, il surprend un jour, un *lapsus calami* chez un jeune homme qui ne connaît rien à la psychologie, moins encore à la « psychanalyse » de Freud. Ce dernier applique de suite sa méthode, celle « des associations libres » : il demande au jeune homme de lui dire tout ce qui lui passe par l'esprit après le mot initial; de cette façon, il tâche de duper, en quelque sorte, l'inconscient en forgeant un cercle autour de cet ensemble émotif qui est à la base de la faute. Les associations visent vers cet ensemble, dénommé « complexus émotif ». Le jeune homme, en fin de compte, en arrive réellement à un complexus sexuel, et Freud, heureux, s'écrie : « Voilà la preuve; ce jeune homme ne connaît rien à la psychanalyse; le résultat confirme donc, et précisément parce qu'il n'y connaît rien, mon hypothèse. » Je ne veux pas discuter ici le bien-fondé des idées de Freud; j'ai ailleurs prouvé qu'elles ne sont nullement exactes et surtout que la méthode d'association ne peut jamais fournir une preuve quelconque de nature à confirmer la thèse de Freud. Cependant, il est juste

d'attribuer une importance capitale au fait que le jeune homme dont il s'agit est un profane.

Pour rendre justice à Freud, je prétends que le psychologue est mal placé pour trancher la question. Nous devons, en effet, étendre le principe du déterminisme psychique à ces associations enchaînées, et surtout le principe d'inhibition. Les vues théoriques du psychologue se refléteront immédiatement sur ces associations. Il suffit de faire un essai. Supposons qu'on note sur le vif un lapsus, qu'on s'efforce alors, en vue de l'expliquer, de trouver des associations. Il arrivera alors ceci : si l'on accepte l'hypothèse de Freud, on trouvera réellement un complexe sexuel ; mais si l'on n'accepte pas les vues du psychiatre viennois, on trouvera une autre explication tout à fait indépendante de la sexualité, et ceci pour un même lapsus, bien entendu.

Deux explications opposées qui sont également satisfaisantes — elles le sont, en effet — ne peuvent pas être vraies en même temps, l'une ou l'autre est fausse ou toutes les deux le sont.

J'avoue franchement que je n'en sais rien, mais je prétends que les autres n'en savent pas davantage ; il est, en effet, à mon avis, impossible de résoudre cette question si discutée.

Pour prouver l'exactitude de ma manière de voir, je vous citerai un mot de Bleuler, qui est de l'école de Freud : « Nous avons, dit-il, analysé des milliers de ces cas et nous avons trouvé que la thèse de Freud reste toujours exacte ». Il serait, je crois, étonnant que cela ne fût pas ainsi ; l'élève est naturellement de l'avis du maître et ses observations confirment celles du maître jusqu'au moment où... il sort de l'école.

Et ceci n'est pas plus extraordinaire que le cas opposé de ceux qui ne peuvent pas confirmer les observations de leurs adversaires.

C'est là un fait inhérent à la psychologie et dont il faut se rendre compte ; dès lors, nous serons à l'aise, car, constatant que le problème contient des difficultés de principe insolubles, on classera l'affaire.

Ceci ne veut pourtant pas dire que l'on doive abandonner toute recherche, mais prouve uniquement que *la thèse d'un principe général est inadmissible*. Par conséquent, il faudra placer chaque cas dans son milieu spécial et tâcher d'y trouver des caractères spécifiques.

Toutefois, on pourra donner quelques indications générales, indiquer en effet certaines conditions favorables à ces erreurs.

C'est ce que nous allons tenter de faire. Je note avant tout quatre conditions :

1. *La distraction.* — Nous savons ce que cela veut dire : on est distrait parce que l'on est trop attentif. On est absorbé par une idée, une passion et l'on reste aveugle pour tout le reste : c'est le monodéisme poussé à son extrême limite. Les exemples abondent, ils sont connus : c'est Archimède qui parcourt tout nu les rues de Syracuse en criant son *Εύρηκα* glorieux et qui se fait tuer, lors de la destruction de la ville, absorbé par ses dessins géométriques. C'est le type classique du savant distrait, surpassé plus tard par Ampère, dont les exploits à l'École polytechnique sont célèbres.

La Fontaine, le fabuliste, fut un autre distrait classique ; la littérature nous fournit encore Minalque de La Bruyère et celui-ci semble avoir pris modèle sur Brancas, l'homme le plus distrait de la cour du Roi-Soleil. A la fin du règne de Louis XIV vivait aussi Léon, le bon évêque et comte de Lisieux, qui écrivait, à propos de la venue au monde du premier enfant de la princesse de Monaco, sa belle-sœur, une lettre dans laquelle, ayant négligé de s'informer du sexe du nouveau-né, il se tirait d'embarras ainsi : « Je suis de présent à Torigny.. et vous annonce.. la venue au monde d'un gros enfant... qui criait au point que je suis si joyeux et si troublé que je ne saurais vous dire si je suis son oncle ou sa tante. » C'est le même qui écrivait un jour le billet suivant à la duchesse de Bussac : « Madame, sachant combien vous aimez les perdrix rouges, je vous en envoie six, dont trois grives et une bécasse. Vous trouverez ma lettre au fond du panier. » (*Je sais tout*, 15 mars 1913, p. 330.)

Une anecdote, racontée sur le compte du comédien Baron, est spécialement jolie. Pour ne pas arriver trop tard au spectacle, l'artiste monte dans une de ces voitures à bras, en usage encore à son époque. Obsédé par l'idée de marcher vite et par la crainte de ne pas avancer assez rapidement, il descend du véhicule et se met à le pousser par derrière.

2. *La fatigue.* — La fatigue physique ou mentale est caractérisée par une diminution de l'énergie physique par rapport au degré de cette fatigue. Cette observation courante est depuis, précisée par la méthode expérimentale. Sikorsky (1879), en effet, a eu l'heureuse idée de mesurer l'état de fatigue par le nombre des fautes d'orthographe faites par les élèves au cours de leur journée de

travail. Friedrich (*Zeitschrift für Psychologie*, 13, 1897) a repris cette idée; voici un tableau emprunté à son travail :

	Nombre de fautes d'orthographe.
Avant la première leçon	40
Après une heure de leçon	70
Après deux heures de leçon.	160
Après trois heures de leçon.	190

Ce résultat est net et peut se passer de commentaires.

D'autres observations sont également concluantes : les fautes se notent le plus souvent dans la soirée; les correcteurs de journaux ont le plus à faire vers la fin de la semaine, etc.

3. *L'obsession*, ce qui veut dire que l'on commet justement les fautes qu'on s'était proposé de ne pas commettre; c'est la servante qui cassera précisément le vase qu'on lui avait spécialement recommandé, ce qui est donc un mauvais principe; ou le cycliste qui se précipitera sous la voiture ou dans le fossé qu'il voulait précisément éviter. Si l'on prépare un discours et qu'on *veut* éviter tel *lapsus linguae*, on peut être certain qu'on va le commettre; on commet toujours la gaffe que l'on a trop redoutée.

4. *L'excitation, notamment l'excitation toxique*. — Il est presque inutile de communiquer des faits, tout le monde sait que la colère fait dévier la langue, que l'alcool prête à des confusions linguistiques.

Dans ma *collection* d'observations, j'ajoute que la plupart des fautes furent commises par moi-même. Les notes ont été prises presque immédiatement après la constatation du fait.

Après ces remarques d'ordre général, nous passerons en revue les cas observés :

I. LES LAPSUS LINGUÆ :

Voici les différentes catégories à observer :

a) *On remplace un mot par un autre.*

« Notre Section de neurasthénie » au lieu de « neurologie », disait le D^r R... (Alger) au Congrès de neurologie de Gand.

« Quand il était arrivé au fou » au lieu de « bout ». (M^{me} Ch.)

« Je ne sais pas si tout le monde comprend le français. » au lieu de « le flamand ». (M^{me} M.)

« Il y a beaucoup de choses eunuques » au lieu de « uniques ». (M. M.)

« Le fleuve qui a pris racine, ah, source. » (M. Jean Aubry dans une conférence sur L. Baudelaire.)

« Place du jeu de balle, il y avait, en 1873, des cimetières d'occasion » au lieu de « cercueils d'occasion ». (D^r H.)

« On ira dans le parapluie » au lieu de paradis ». (M^{lle} T.)

« Est-ce que vous avez fait vacciner vos enfants? » au lieu de « baptiser ». (M. DE L.)

Inutile d'allonger outre mesure cette liste de paraphrasies, ce qui serait extrêmement facile; je tâcherai d'en faire ressortir les points principaux. Avant d'aborder cette question, je crois utile d'insister sur une question fondamentale : les cas précités ne sont pas de moi-même, excepté un seul; je les ai donc notés à l'occasion chez autrui. Ceci présente des inconvénients faciles à entrevoir; il me sera souvent difficile, en effet, de donner la preuve formelle que ma classification est exacte, c'est-à-dire qu'elle est conforme à la réalité. Seule une introspection détaillée, faite immédiatement après avoir noté le lapsus, m'aurait donné cette certitude désirable. Mais il faut dire que cette introspection n'est pas toujours facile; la personne, ayant pensé en termes précis, nie généralement avoir commis un lapsus. Les lapsus ont quelquefois des formes tellement drôles qu'il faut craindre une indiscretion dans notre belle société dont la franchise est si grande. C'est ainsi que les dames n'aiment pas à être interrogées; je ne sais vraiment pas pourquoi, connaissant si peu ce chapitre, et quand on vous a surpris une seule fois notant ce que votre belle interlocutrice a dit, c'en sera fini pour toujours. On vous craint, vous êtes un personnage dont on se méfie; la franchise des femmes est minime. Et puis, il y a encore l'art du *lapsus linguæ* : dire une petite roserie en ayant l'air d'avoir commis une simple faute!

Après ces remarques, aimables et nécessaires, je reviens à mes exemples. Tous ont ceci de commun que le mot « voulu » est remplacé par un autre mot. Ce remplacement est déterminé principalement par quatre raisons que nous retrouverons, du reste, pour tous les faits à ranger dans la psychopathologie journalière. La première est celle-ci : *un mot moins courant est remplacé par un mot plus courant*. La dame qui demande si tout le monde comprend

le français est une Flamande qui parlait précisément le flamand dans un groupe composé de Français. L'inverse lui arrive plus souvent. « Parapluie » est un mot plus courant que « paradis », et les psychiatres ont l'habitude de confondre les « faits historiques » et les « faits hystériques » ; le mot « hystérie » est plus courant pour le psychiatre que le terme « histoire ». Ces cas rentrent dans un principe plus général que je formule ainsi : *tout mouvement moins courant a une tendance à être remplacé par un mouvement (ou une suite de mouvements) plus habituel.*

Un deuxième facteur pour cette sorte de paraphasie, c'est ce que j'appellerai « *le mot de situation* ». Un exemple est celui noté plus haut, où une dame dit « au fou » au lieu d'« au bout ». Ce lapsus s'est produit dans un asile d'aliénés, où le mot « fou » s'impose en quelque sorte.

Ce deuxième facteur ressemble à un troisième, qui est la « *persévération* », c'est-à-dire la tendance de tout phénomène psychique de persister encore pour quelque temps dans l'esprit. Ainsi s'explique pourquoi nous employons quelquefois un terme qui en réalité se rattache à des faits, des discussions, des pensées antérieurs.

Le quatrième facteur est l'*association*, soit voulue comme moyen mnémotechnique, moyen, il est vrai, dangereux, soit involontaire. Il s'agit, par exemple, de « la Place de la Monnaie » ; pour retenir ce nom on en fait « Place de l'Argent », et, au moment où on aura besoin du terme, on peut être sûr qu'on ne sait plus quel était le terme exact et lequel était le terme mnémotechnique. L'association peut intervenir aussi d'une façon absolument inconsciente, et ceci constitue le cas le plus fréquent. M. W. connaît un M. Bologne ; le lendemain, il le rencontre et l'aborde en disant : « Bonjour, M. Florence » ; l'association par « ville d'Italie » s'est faite de façon absolument inconsciente.

b) *On intervertit deux mots ou deux parties de mots :*

J'ai noté, lors d'une représentation du *Tour du monde en quatre-vingts jours* (Jules Verne), ce lapsus de Passe-Partout : « Elle a éteint ma sacoche et j'ai retrouvé mon bec ».

« Un mou de veau, Madame », au lieu de « un mot de vous, Madame. Ce lapsus *linguæ* s'écrirait plutôt ainsi : « Mous de vot ».

« Une parte costale » au lieu d'une « carte postale ». (M. M.)

« Il a donné son plat d'ânesse pour un droit de lentilles. » (M^{me} L.).

jamais une interversion de deux débuts ou de deux fins de phrases ou de mots ; c'est uniformément le début de l'un et la fin de l'autre, et vice versa.

2. LES BÉVUES ou erreurs de lecture :

Le facteur principal qui détermine ces erreurs, c'est la *persévération* et la *tendance déterminatrice* (Ach), c'est-à-dire que l'on commet des erreurs dans le sens de ce que l'on suppose ou attend. Les termes plus ou moins courants interviennent, ainsi que les mots de situation.

Dans un catalogue d'antiquaire, je lis : « Traité à l'usage spécial des sages-femmes », puis : « Cours d'accouchements à l'usage des élèves sages-femmes. » Ceci donne une persévération, et, grâce à cette tendance déterminatrice, je continue à lire le titre suivant : « Memento des menstruations moyennes les plus importantes du corps humain. » Ce titre me semblant tout de même un peu trop curieux, je vérifie et je trouve que je m'étais trompé ; le terme était « mensurations ».

Pour les termes plus ou moins courants, j'ajoute le cas suivant : « Je lis marché de chevaux » au lieu de « marché de cheveux » ; et pour le mot de situation, ceci : Je trouve une inscription sur les chaises devant certain cabaret, je lis cette inscription comme « Chaise royale », mais je sentais la disharmonie entre ce nom et la médiocrité du meuble. Alors, je me rendis compte que je m'étais trompé, les chaises portaient bel et bien la mention « Chasse royale », nom d'une brasserie.

Un jour, je lis un traité sur l'épilepsie jacksonienne, puis un article sur le tatouage des Bantou. A ce qu'il paraît, on y pratique des tatouages de forme « elliptique » ; j'en faisais, hélas ! une forme « épileptique ».

3. LES LAPSUS CALAMI :

La collection de *lapsus calami* que je possède est particulièrement importante. En effet, si les *lapsus linguæ* nous fournissent l'explication de certains phénomènes que l'ancienne linguistique dénommait « anormaux », les *lapsus calami* ont une importance capitale pour la critique philologique.

Nous distinguons deux grands groupes : les *lapsus libres*, c'est-à-dire ceux commis au cours d'une rédaction originale, et les *lapsus de copie*, ces derniers se rattachant en quelque sorte aux bévues, à

la condition que le copiste tâche de comprendre son texte. Il est évident que ce facteur se surajoute aux autres.

a) *Persévération*, automatisme, assimilation, anticipation.

« Stydy » au lieu de « study » (M^{me} N.).

J'écris « Gaston Monier » pour « Camille Monier », ce qui s'explique par la persévération du nom de Gaston Bonnier dont j'avais lu un article quelques heures auparavant.

On me demande de téléphoner au n° 553 ; je cherche l'abonné de ce numéro, je demande la communication et le monsieur est tout étonné, il prétend ne rien savoir. Je devinais de suite une erreur, notre téléphone ayant le n° 6053. Je cherche et tout s'explique : on me demande au n° 567.

b) *Remplacement*, substitution.

Féré (*Sensation et mouvement*) rapporte une observation personnelle : l'auteur, dans un protocole d'autopsie, au lieu d'écrire « poumon droit », écrit « poumon 3 », et il ajoute très justement que le *lapsus calami* est en somme un *lapsus linguæ*.

J'ai des exemples nombreux qui justifient cette remarque : quand on écrit une langue étrangère, on assimile souvent le terme étranger à un autre de la langue maternelle. Exemples : « sie » pour « si » ; « wie » pour « we ». Un exemple qui, dans ce genre, est encore plus typique que celui de Féré, est le suivant : j'écris « c'est conditions » pour « ces conditions ».

Pour « à propos » j'écris « à peu près ».

Dans la *Peau de chagrin* de Balzac, je trouve une erreur qui, à ce qu'il paraît, n'a jamais été corrigée : il y a là un passage fort mystique qui contient le texte de l'inscription sur le talisman. Ce texte est en arabe, et le vieillard qui montre la peau-talisman au jeune homme qui lit cette inscription demande étonné : « Ah, vous lisez couramment le sanscrit ! »

« Grand Bazin » pour « Grand bazar » (M^{lle} T.).

c) *Interversion*.

« Aristrocate pour « aristocrate » (M.).

« Bedise » pour « beside » (M.).

d) *Condensation et suppression de mots ou d'éléments*.

« Trailleur » pour « travailleur » (M.).

« Constations » pour « constatations » (M.).

« Dach » pour « dass ich » (M.).

« Sach » pour « sah ich auch » (M.).

Il y a donc deux cas également possibles : ou l'on raccorde des éléments identiques en supprimant les éléments intermédiaires, ou l'on raccorde tout simplement des éléments en conservant leur position dans les mots mêmes.

e) *On ajoute des éléments.*

« Bibliographie » pour « biographie » (M.).

f) *Erreurs de chiffres.*

Ces erreurs ont une importance spéciale pour le philologue; je donne seulement quelques exemples : 27-IX-09 pour 27-XI-09; 386 pour 368; 24 pour 42; pour 1890 et 1893, j'écris 1900 et 1903; IV pour VI.

g) *Interférences (contamination).*

Ces interférences, dans la rédaction libre, indiquent plutôt une interférence soit de deux phrases également possibles, soit l'intervention d'une pensée; je les classe ici sous la rubrique des *lapsus calami*, parce qu'il est souvent impossible de déterminer si la faute est logique ou graphique. Il arrive souvent qu'une pensée claire et juste est exprimée par une rédaction qui fausse quelque peu la pensée.

Scribe, dans *Michel et Christine*, écrit les deux vers impayables :

« Un soldat sait souffrir et se taire

» Sans murmurer... »

Je trouve ceci dans *Excelsior* (22 juin 1913) : « Tous les ans, le Président de la République se rend au Panthéon, à l'occasion du dix-septième anniversaire de la mort du président Carnot ».

De Gustave Le Bon (*La Révolution française et la Psychologie des révolutions*, p. 189), ceci : « La note dominante de la Convention fut une horrible peur. C'est surtout par peur qu'on se faisait couper réciproquement la tête, dans l'espoir incertain de conserver la sienne ».

h) *Erreurs de copistes.*

Pour montrer comment se font des lacunes, je donne l'exemple suivant. Je copie un passage de *Kirkpatrick* :

« There must first be the science of the genesis of behavior

before a true science of the genesis of mind and of conscious states can exist. »

J'en fais ceci : « There must first be the science of the genesis of mind and of conscious states can exist ». Comme cette phrase ne donne pas de sens, je la corrige.

Je remplace « schleunigt » par « sofort », terme plus courant.

Quant aux chiffres, j'ajoute l'exemple suivant : pour 599.605, j'écris 559.605.

La question de la critique philologique des textes doit rester en dehors de cette petite causerie, cela nous conduirait trop loin, et je n'ai l'intention ici que de donner une idée d'ensemble.

Aux bévues des copistes j'ajouterai :

4. *Les coquilles typographiques.*

J'en ai collectionné un très grand nombre. Il est évident que les coquilles ont une origine double : ou l'auteur a commis la faute dans son manuscrit, ou c'est le typographe qui s'est trompé. Dans le premier cas, nous avons affaire à un simple *lapsus calami*; ce n'est que le deuxième cas qui rentre dans nos observations. Le terme « coquille » n'a pas encore trouvé d'explication qui puisse satisfaire; Eugène Boutmy dans son *Dictionnaire de l'argot des typographes* (Paris, 1883, p. 113). en donne une; mais il convient lui-même qu'elle est tirée par les cheveux, et je n'insiste pas.

A part cela, il n'est peut-être pas inutile de se méfier en affaires de « conchyliologie »; car nombre de fautes (les typographes en distinguent trois genres : les coquilles, les bourdons et les doublons) sont dues à la malice des typos. Vous connaissez l'histoire qu'Alphonse Karr raconte du typographe *Bleu-de-ciel*, nom sentimental et romantique, choisi parce que son porteur avait des cheveux rouge carotte. Il était typo sous *Louis-Philippe*. Il travaillait aux journaux d'opposition, et un beau jour, il fut congédié. On lui offrit une place au *Moniteur parisien*, journal officieux de ce temps. Lui, qui se trouvait bien dans le parti d'opposition, fut contraint de composer des articles chantant la gloire des rois, des ministres et du reste. *Bleu-de-ciel* se vengeait de sa situation, humiliante à son avis, tout simplement par d'énormes coquilles. Il y en a de très bonnes, mais il y en a aussi de trop fortes pour être racontées ici :

Si les ministres se réunissaient dans un « banquet », le loustic en faisait un « baquet ».

Celle-ci est meilleure : un jour, un ministre craignit, dans une discussion à la Chambre, d'être pris trop vivement à partie, et il se soustraignit à cette éventualité pénible par un accès subit de maladie — il y a de ces maladies ministérielles, comme nous avons dans le temps des maladies scolaires qui tombaient toujours si bien — et le compte rendu mentionnait que « c'était une fatalité ». *Bleu-de-ciel* imprima : « c'était un fat alité ».

Et là-dessus, *Bleu-de-ciel* fut congédié.

Ce bout-en-train a eu des disciples : feu la *Réforme* devait composer cette phrase-ci : « L'emblème de l'infini, c'est un serpent qui mord son extrémité. » Le typo rend l'esprit à l'auteur, il remplace serpent par sergent.

Les cas où le typo « l'a fait l'exprès » ne nous intéressent pas ici. J'ai seulement voulu donner quelques exemples de ces fautes voulues. Il y en a naturellement bien d'autres où il n'existait aucune intention malicieuse.

Avant de terminer cette petite excursion, je citerai encore un cas où il m'est impossible de dire à qui l'on doit imputer la faute. Un journaliste bruxellois était connu pour le négligé habituel de sa toilette et surtout pour la crainte énorme qu'il témoignait envers l'eau et le savon. Un jour, ce journaliste voulut arrêter un cheval emporté ; il y réussit, mais non sans être assez sérieusement blessé. Son journal rendit compte de l'exploit et de ses suites sous un fait divers ainsi conçu : « Au moment de mettre sous presse, nous avons fait prendre des nouvelles de notre vaillant collaborateur. Les blessures n'auront pas de suites graves : dès demain, il commencera à se laver. »

Les coquilles présentent toutefois une spécialité qui ne se retrouve pas dans les *lapsus calami ordinaires*, mais bien pour l'écriture à la machine : c'est le mélange complet des lettres composant un mot ; toutes les lettres s'y trouvent, mais aucune à sa place exacte.

5. Malheureusement, je n'ai fait que trop tard attention aux *erreurs de calculs*. Il y a là aussi des observations à faire ; l'addition de deux chiffres, même petits, ne présente pas une difficulté égale. Pour moi, l'addition de 7 est toujours difficile. D'autre part, l'erreur dans le calcul mental indique souvent une détermination plus profonde. Voici un cas : quelqu'un me dit avoir acheté un cheval pour 650 francs, et pour le compte d'un autre, renseigné par une tierce personne. Ce dernier voulait avoir 15 francs de

commission que le premier a, semble-t-il, refusés; mais ce premier fait devant nous le calcul suivant : si je veux acheter un cheval pour 650 francs, dit-il, je ne donnerai certes pas 615 francs. Ce chiffre 615 revenait plusieurs fois, et j'en conclus que ce monsieur a tout simplement payé 600 francs et qu'il a mis les 50 francs dans sa poche.

6. *Les oublis.* — L'oubli dépend de plusieurs facteurs : du temps d'abord, ensuite de l'intérêt et de l'importance, puis de faits d'ordre émotifs et volitifs.

On oublie des choses parce que l'on cesse tout simplement de les répéter; ainsi on oublie les syllabes dépourvues de sens (syllabes d'Ebbinghans), ou on oublie ce que l'on a su, parce que cela ne présente plus aucun intérêt, — comme la plupart des matières scolaires dont on nous a si inutilement ennuyés; — on oublie aussi les faits dont le souvenir nous serait pénible, — les innombrables gaffes rentrent dans cette catégorie, mais malheureusement, ces souvenirs persistent malgré nous; — et on oublie, parce que l'on *veut* oublier, parce que l'on préfère l'absence du souvenir à sa persistance. Les matières d'examen, cette invention infernale, sont de ce genre, on se débarrasse le plus vite possible des connaissances si durement acquises.

Ici, où nous traitons un chapitre de psychopathologie, les oublis mentionnés ci-dessus sont de moindre importance; nous nous occuperons plutôt des cas où le souvenir est faussé. Il n'est pas absent, au moins, ne paraît-il pas tel, mais il est remplacé, dévié. C'est la paramnésie du psychiatre.

Les *numéros de maisons* nous jouent souvent des tours, on se trompe et, chose curieuse, on se trompe le plus souvent d'une unité : au lieu de 42 on met 41. Cela devient seulement ennuyeux quand il s'agit de chercher une adresse, car l'un de ces numéros indique un côté de rue différent de l'autre. C'est là le cas le plus fréquent. Lorsqu'il s'agit d'un numéro de dizaines (60, 70, 80), on se trompe généralement d'une dizaine. Toutefois, le cas n'est pas rare où l'on se trompe de *deux* unités, cas plus curieux au point de vue psychologique, parce qu'il suppose un souvenir subconscient du *genre* des numéros (36 pour 38, 37 pour 35).

Il est évident que tout ceci se répète pour les numéros de téléphone, parce qu'il est inhérent aux chiffres en général.

Un oubli d'ordre émotif est le suivant : une dame, habitant la campagne, me charge de mettre sa correspondance dans une

borne-poste en ville, mission que j'ai souvent et bien remplie; cette fois, j'oublie, parce que la dame avait, à plusieurs reprises, insisté sur l'importance de certaines de ses lettres et que je la priverais d'un grand plaisir si les lettres ne partaient pas le soir. Pour la rassurer, j'avais dit, en riant : « Madame, je vous garantis que j'oublierai vos lettres ». Je me suis maudit d'avoir prononcé ces mots malheureux; ma seule chance d'excuse s'était évanouie. En effet, j'ai oublié ces lettres, non pas pour saboter le plaisir que se promettait cette dame, mais tout simplement parce que j'étais mécontent de la voir insister si fortement. Mon oubli était la vengeance contre une idée de méfiance.

7. Aux oublis, j'ajoute quelques réflexions sur l'évocation des *souvenirs*, mais en gardant la note pathologique. Quand on a oublié quelque chose, l'oubli n'est presque jamais complet; on ne se souvient évidemment plus du sujet oublié dans ses détails, mais la pensée d'une chose oubliée n'est pas absolument réduite à rien; au contraire, il y a là des facteurs plus ou moins nombreux qui font que la chose oubliée se représente par quelques caractères, positifs ou négatifs; on range ce souvenir perdu dans un ensemble; il possède une certaine allure différenciée; il se forme un halo autour de ce souvenir, et surtout la notion que ce n'est pas ça quand on tente de préciser, mais qu'on se trompe.

Ce qui est particulièrement ennuyeux, c'est quand le terme oublié a subi des influences associatives qui font faire fausse route à la réflexion. Ainsi, je ne me souvenais momentanément plus du nom d'un endroit situé près de Bruxelles et but de mainte promenade. Je cherche avec un certain effort et je trouve « quatre pauvres », ce qui me semblait évidemment ridicule. Enfin, le souvenir s'éclaircit, c'était « Quatre-Bras », *Vier Armen* en mauvais flamand, terme que j'avais traduit sans le savoir.

Ces oublis de noms sont très fréquents; en effet, un nom signifie si peu de chose, et il est rarement assez caractéristique pour faire corps avec l'objet dénommé.

8. Il existe encore d'autres cas excessivement nombreux, si l'on veut se donner la peine d'y faire attention : ce sont ceux qui sont propres à la *distraktion*. Ampère en est un exemple classique. Ce sont ces cas où on prend une rue pour une autre, et généralement ce sera la rue qui vous est la plus familière. Ou bien on se trompe

d'étage dans sa maison, on met les objets à une place qu'ils n'ont habituellement pas.

J'avais dans mon bureau, comme moyen d'éclairage, un bon bec de gaz : un jour, on plaça l'électricité, et le soir venu, je m'approche de la nouvelle lampe avec une allumette. Question d'habitude.

Tout le monde connaît la rage qui vous prend quand quelqu'un s'est avisé de mettre de l'ordre sur votre table de travail. Tout est là, mais on ne trouve plus rien, parce que rien n'est à sa place.

9. Les *erreurs d'aperception acoustique* constituent le dernier chapitre de cette étude; on entend faux, comme on dit. Il faut se mettre d'accord, car on n'entend pas faux : on n'entend évidemment que ce que l'on croit entendre. C'est donc faux seulement par rapport au mot prononcé. Le psychiatre dit qu'on « interprète » mal; il y a ici une tendance louable à restreindre l'ancien terme « hallucination » dont les psychiatres ont copieusement abusé. Seulement, le terme qui devait remplacer l'ancien n'est pas très juste : on « n'interprète » pas, on entend faux, ou mieux, on entend dans un autre sens, et ce sens ne peut se rapporter qu'à ce que l'on sait. En pays étranger, les gens qui passent vite dans la rue parlent toujours notre langue maternelle, à la condition évidemment que l'aperception présente quelque difficulté (distance, rapidité ou voix basse); ou bien, si l'on est préoccupé d'un problème, on assimile les paroles entendues dans le sens de cette préoccupation, on entend ce que l'on attend.

Nombre de procès illustrent ce que je viens de dire : on a cru entendre son nom, ou on a entendu une offense. Une dame jalouse, avec ou sans raison, croit entendre que son mari tutoie une dame avec laquelle celui-ci parle au téléphone. Scène!

Goethe a écrit un article fameux sur ces fausses perceptions. Les exemples qu'il ajoute sont dus à des observations personnelles. Ils sont pour la plupart amusants; ce sont des erreurs de son secrétaire auquel il avait l'habitude de dicter.

Ces cas comme tels m'intéressent moins; ils confirment surtout une notion depuis longtemps connue des philologistes; mais ma contribution n'en reste pas moins originale. C'est que Goethe parlait toujours l'affreux dialecte de Francfort. Nombre de ses rimes le prouvent, de même que les erreurs du secrétaire-copiste. Voici quelques exemples :

« Schon hundert » pour « John Hunter »; « Lehmgrübé »

pour « Löwengrube »; « die sie schärtzt » pour « die Sujets » (1).

Quittons maintenant ce terrain psychographologique pour aborder des questions un peu différentes. D'abord un mot sur la psychologie du parler. Une phrase bien construite n'est pas toujours exacte pour cela. D'autre part, une phrase d'apparence absurde peut contenir une idée exquise. Il s'agit, en effet, très souvent moins de la compréhension du texte brut que de l'appréciation simultanée du timbre (sérieux, railleur, triste, moqueur), et surtout s'il s'agit de comprendre les paroles dans *leur sens voulu*. C'est ainsi qu'une même phrase revêtira des significations différentes selon certaines circonstances. Parfois il est difficile de saisir le sens voulu et nombre de philologues sont incapables de saisir ce sens.

Voici un mot de Léon Bienvenu, dit « Touchatout »; c'est une de ses règles du jeu de billard : « S'il y a contestation sur le collage des billes, on envoie quérir M^{me} Sarah Bernhardt, qu'on prie de passer entre les deux; si elle passe..., c'est que les billes se touchent ». Ceci rappelle un mot d'Henri Rochefort que je cite par cœur : « Un fiacre vide arrive. Il stoppe devant le théâtre. Sa porte s'ouvre et Sarah Bernhardt descend ».

Ce sont évidemment des non-sens matériels; mais ils expriment tout de même une idée très réelle; et le sens de la blague veut être perçu conformément à l'intention de celui qui l'a faite. Par là, nous voyons bien combien peu la compréhension dépend de la représentation : au contraire, qu'on essaye de se représenter la situation et le non-sens apparaît. La compréhension ici est un acte de pensée pure, ce qui ne veut évidemment pas exclure la possibilité de se représenter d'une façon quelconque la « métaphore » Sarah Bernhardt; ce qui importe, c'est que la compréhension ne *dépend* pas de cette représentation.

D'autres exemples de ce genre : « Tous les dimanches, je rentre le lundi matin »; ou ce soupir plein de vérité : « C'est bien fatigant, tu sais, la vie d'artiste... Je commence à en avoir assez de me coucher chaque soir à 5 heures du matin ».

Ces quelques cas doivent nous suffire pour illustrer la compréhension de la blague, où se trouve un problème psychologique extrêmement intéressant : les mots n'ont pas leur sens habituel,

(1) GÖTTE, *Sämtliche Werke*. Cotta, 1885, vol. VIII, p. 120.

on exprime une idée par un mot psychologiquement conforme, mais logiquement absurde. De deux choses opposées, l'une doit être fausse, dit le logicien; pour le psychologue, cette formule n'est nullement exacte.

De temps en temps, on observe le contraire de ce que je viens de dire : *une représentation précise est désignée par un mot absurde*. Le langage du rêve me donne quelques exemples de ce genre : je me représente, en rêve, très clairement une belle pipe en écume qui porte une étiquette, noir sur blanc; cette étiquette se trouve sur la pipe, et j'y lis : « The Brod-Ooven ». Ce terme signifiait qu'il voulait désigner la pipe en question, et pendant le rêve, ce mot *signifie* réellement pipe; réveillé, je n'y trouve plus aucun sens. Dans le rêve, on forge de nouveaux mots et ces mots gardent un sens précis au cours du rêve.

10. J'ajoute enfin quelques observations d'ordre linguistique — en réservant le côté philologique pour la publication originale. Il y a, en effet, deux phénomènes, connus du linguiste, qui se rattachent à ce que j'ai exposé tout à l'heure. D'abord un phénomène de *compréhension*, ce que le linguiste appelle l'*étymologie populaire*. Rappelez-vous que j'ai refusé le terme « interprétation » pour ces choses-là; le terme « étymologie » n'est guère plus heureux. L'étymologie tâche de ramener un mot d'usage courant à un mot perdu; mais l'étymologie populaire « substitue » un mot de signification courante à un autre dont la signification échappe, ou plutôt ce dernier mot est perçu comme étant l'autre. Il est évident que le *sens* du mot donne une certaine détermination dans la direction du mot substitué, ce sens ressortant de l'ensemble d'une phrase; d'autre part, le côté extérieur y joue un rôle, peut-être même le rôle prépondérant. Ayant ainsi caractérisé l'étymologie populaire, on pourra continuer à se servir de ce terme, il ne sera plus équivoque.

La règle générale est que le mot inconnu sera remplacé par un mot courant, banal, ce qui ne veut pas toujours dire que ce dernier soit absurde. « Livisticum » est « Liebstöckel » en allemand, la note est gardée. « Alpdrücken » (cauchemar, Elben, Elfen) devient « Almdrücken » (Alm = Alpe); réticule (= filet) devient « ridicule ». L'autre jour, j'ai entendu ceci : « Alors, il y a deux phénomènes. » « Oui, deux philomènes », répond-on. Un journal allemand de Weimar corrompt le nom de la danseuse espagnole « Lola Montez » en « Saola Montag »; un palefrenier anglais appelle les chevaux

« Othello » et « Desdemona », « Old Fellow » et « Tuesday Morning ». Un paysan écrit au directeur de « l'usine d'aliénés » (asile d'aliénés), et le menuet français devient la « mid night danse » des Yankees.

II. Enfin, encore un mot sur l'analogie et la contamination en linguistique. Müller d'abord, puis Schuchardt et Meringer ont prétendu que c'étaient là des *lapsus linguæ*. Seulement, on n'est pas d'accord sur l'origine de ces corruptions. Meringer en est arrivé à y voir une « mode », qui d'abord individuelle, puis imitée, généralisée, grâce au prestige de l'inventeur. On ne peut pas nier le bien-fondé de cette idée : il y a des exemples qui sont concluants ; cependant, il y a là quelque difficulté à concevoir ce facteur, c'est la facilité avec laquelle ces modes sont généralement acceptées. Le prestige de l'inventeur n'y suffira pas, il faut que les imitateurs soient favorables au même lapsus, qu'ils soient en quelque sorte disposés à le faire eux-mêmes. Depuis un certain temps, grâce aux études de M. Marbe et de ses élèves, ce problème s'éclaire de clartés nouvelles. C'est la notion de l'« uniformité de la vie psychique » qui nous fournit l'explication cherchée. C'est le fait, prouvé par de nombreuses expériences, que les actions d'un certain nombre d'individus se ressemblent plus qu'on ne pense ; il y a des modes préférées, les modalités d'exécuter un travail quelconque ne sont pas infinies. On constatera le fait, sans vouloir l'expliquer. On en saisit l'importance, notamment pour le témoignage, qui a conduit à cette règle-ci : « Le fait que plusieurs ou même la plupart des témoins sont d'accord sur un détail ne prouve encore rien sur l'exactitude de cette indication comme telle ; car là où l'un se trompe, les autres se trompent également. » Il y a donc des lois qui régissent les erreurs.

Les règles grammaticales constituent des lois ; il y a ainsi à côté des verbes réguliers des verbes irréguliers, dont la conjugaison nécessite un énorme effort de mémoire ; ils sont d'autre part moins nombreux, parce « irréguliers ». De là, une tendance à les ramener à la conjugaison régulière.

Nous saisissons ici sur le vif la fonction psychologique générale qui, à notre avis, détermine la plupart des analogies. Il ne s'agit presque jamais d'une association avec tel ou tel mot ; au contraire, la règle grammaticale dans son ensemble fait éliminer les irrégularités, observation que l'on peut faire sur tous les enfants et sur le

langage des classes inférieures, de « l'avant-garde », comme l'appelle A. Dauzat.

La *contamination* a une origine différente : c'est l'interférence de deux phrases qui, dans un cas donné, seraient également possibles, et la contamination ne se constate qu'au moment où l'on veut *exprimer* une pensée. Tantôt nous avons dit que les représentations signifient peu de chose pour la pensée ; nous dirons ici que les mots n'ont pas plus d'importance. Entendons-nous, les mots de notre langage, les mots conformes à la règle grammaticale, ces mots-là ne sont pas ceux du penser qui se sert de ses moyens propres ; il mutile les termes du parler, les condense, il ne connaît ni conjugaison ni flexion. La grammaire de la pensée n'est pas celle du parler, excepté là où la pensée présente des difficultés très grandes. Dans ce cas-là, on aura recours à la belle grammaire classique.

Nous allons terminer ici cette modeste causerie. Il m'était impossible, en une heure si vite passée, de donner davantage. On remarquera que certaines assertions ne semblent pas bien fondées. Elles ne le semblent pas, mais elles le sont ; il sera de mon devoir d'apporter les preuves irréfutables de ce que je viens d'avancer. Cela sera pour bientôt.

M. le Président remercie vivement M. Menzerath pour sa très intéressante communication.

La séance est levée à 10 $\frac{1}{2}$ heures.
